

Au "petit café"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 17

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pée. Au contraire, c'est toi qui m'as charmé, comme un serpent que tu es, et subjugué et vaincu et soumis à tous tes caprices, avec tes larmes de crocodile.

Elle. — Quel mal peux-tu dire sur mon compte, vilain ours? Je suis une fille d'ordre, diligente comme une abeille; ni bavarde comme une pie, ni paresseuse comme un loir. C'est toi qui n'es qu'un sot hibou, avec la tête pleine de sottises, et qui ne pense qu'à entasser ton argent.

Lui. — Oui, certes, je l'entasse et je le conserve soigneusement comme une fourmi, mais aussi je travaille du matin au soir, comme un bœuf, pendant que tu te promènes tout le jour comme un paon.

Elle. — Quand tu es en colère, tu es aussi mal élevé qu'un éléphant; il vaut mieux nous quitter, vois-tu: je serais une ânesse de vouloir t'épouser, vilain rhinocéros.

Au « petit café ».

Le « petit café ». C'est ainsi qu'on le désignait, depuis que son propriétaire s'était installé dans un local plus vaste, où l'avaient suivi ses fidèles clients et surtout la juste réputation qu'il s'était acquise par sa probité et son bon vin.

Le « petit café » avait eu ses beaux jours. Outre la clientèle de passage, elle ne lui manquait pas. Le « petit café » avait un groupe d'habitues, bons vivants, et dont le plus grand plaisir était de se jouer réciproquement des tours.

Au nombre de ces habitués, un vieux peintre-décorateur, qui, à côté de son art, cultivait la poésie — sans beaucoup de succès, par exemple — et s'adonnait avec passion au jeu de cartes et à l'élevage des lapins.

Un jour, l'artiste vient au « petit café » avec un gros sac de son, qu'il destinait à ses lapins. Il pose son sac à terre, à côté de lui, et commence sa partie de piquet. Tandis qu'il était complètement absorbé par le jeu, deux consommateurs, assis à la table voisine, s'emparèrent du sac, substituent de la sciure au son qu'il contenait et remettent le tout en place.

L'enragé joueur n'avait rien vu. Le lendemain, quand le mystifié revint prendre place à la table ronde, quelqu'un de la compagnie amena naturellement la conversation sur les lapins.

— A propos, père W..., vous en avez toujours, des lapins?

— Alors! J'en ai une vingtaine maintenant; et des beaux!

— Que leur donnez-vous?

— Des légumes et du son; ils en sont fous. Mais ces coquines de bêtes sont tellement capricieuses. Hier, par exemple, je ne sais pas ce qu'elles avaient. Quand je leur ai versé le son, vous savez bien le sac que j'avais avec moi, vouai! qu'elles ont voulu y toucher. Elles ont reniflé en secouant la tête, pff... pff... et puis c'est tout. Ce matin, même brelaire;... pff... pff...

— C'est curieux. Et à quoi attribuez-vous cela?

— Oh, ma foi;... allez le leur demander.

Une autre fois, ce fut le tour d'un bon petit vieux, qui, chaque soir, venait régulièrement boire sa chopine et lire les journaux. En hiver, il avait pris l'habitude de s'installer devant la cheminée, les pieds sur les chenets, et, quand le froid était très vif, il exposait aussi ses petites mains, amaigries et tremblantes, à la chaleur du foyer. Plié en deux, il était alors presque tout entier dans la cheminée, le bonhomme, et la clarté du feu, qui dessinait et accentuait toutes les rides de son visage, lui donnait l'as-

pect d'un de ces « gnomes » dont on parle dans les contes fantastiques d'outre-Rhin.

Un soir — il faisait très froid — le bon vieux, enflammé dans la cheminée, se chauffait les pieds et les mains. Tout à coup, du feu, partit comme une fusée. Le vieillard sursauta, en poussant un petit cri. Au bout d'un moment, nouvelle fusée; nouveau soubresaut du bonhomme, qui recula sa chaise. Troisième, puis quatrième, puis cinquième fusées. Cette fois, le vieux se retira tout à fait, en jetant à la cheminée un regard d'effarement.

Au moment de s'en aller, lorsqu'il régla sa consommation au patron:

— Dites-moi, monsieur, fit-il à celui-ci, où achetez-vous votre bois?

— Je le fais presque toujours venir du Jura; c'est une de mes connaissances de Montricher qui me le procure. Cette dernière fois, j'ai acheté un peu du bois provenant de l'incendie de l'arsenal de Morges. (On se souvient encore de la terrible explosion de 1871.)

— Ah! c'est ça; je comprends, à présent. En avez-vous encore une grande provision, de ce bois?

— Non, il est bientôt tout brûlé.

— A la bonne heure.

Quelques habitués, de concert avec le patron, n'avaient-ils pas eu la malicieuse idée de percer, dans une bûche, plusieurs trous, qu'ils avaient remplis de poudre.

De là, les fusées et, partant, la fable du « bois de l'arsenal ».

Boutades.

Un nouveau Salomon. — Un paysan avait dix-sept vaches. Sentant sa fin prochaine, il fit son testament, léguant à l'aîné de ses fils la moitié des vaches, au second, le tiers et au troisième, le neuvième. A la mort du père, les fils étaient très embarrassés. Ils en appelèrent au syndic du village, qui vint, amenant une de ses vaches. Le premier garçon prit alors la moitié des 18 vaches, soit 9; le second en prit le tiers, soit 6, et le troisième, le neuvième, soit 2; total 17 vaches. Le syndic, lui, prit un verre au guillon et s'en retourna avec sa vache.

En tribunal:

Le président (à l'accusé qui vient d'être condamné à dix ans d'emprisonnement). — Accusé, avez-vous encore quelque chose à ajouter?

L'accusé. — Oh! non, monsieur le président, plutôt à retrancher.

A Lavaux, dans une cave où le guillon n'avait pas chômé, on parlait du major Davel, de l'obélisque de Cully, de la statue qui décore la place du Château, à Lausanne, et surtout du tableau de Gleyre.

Ce tableau était fort discuté. Quelqu'un faisait remarquer combien il différait des autres œuvres de Gleyre, où l'art de la composition et l'harmonie des couleurs sont admirables. De tout le tableau, seule, l'expression si noble du martyr trouvait grâce devant la critique.

— Ah! ma foi, ajouta un des interlocuteurs, ça, c'est vrai, la figure de ce brave major est rudement belle. C'est tapé, quoi! Et puis, y paraît que la ressemblance est frappante; enfin, à ce qu'on dit, ... d'après les photographies.

Un étudiant a écrit déjà deux fois à la maison paternelle pour avoir de l'argent. Ne recevant pas de réponse, il suppose que l'envoi s'est égaré et adresse à son père un télégramme ainsi conçu:

« Où reste argent? »

Quelques heures après, il reçoit télégraphiquement la réponse suivante: « Argent reste ici. »

— Riri, sais-tu pourquoi les cigognes s'en vont dans le sud en hiver?

— Mais, oui, maman.

— Et pourquoi donc?

— Parceque les gens du midi y veulent aussi avoir des petits enfants.

La petite Marie, qui a cinq ans, se promène dans la campagne avec le petit Paul, d'un an plus âgé qu'elle.

Ils rencontrent un troupeau de vaches, les unes noires, les autres blanches.

— Paul, demande Marie, dis, pourquoi que ces vaches elles sont pas toutes blanches ou toutes noires?

— Parceque, tu sais, les blanches elles donnent le lait et pi, les noires, elles donnent le café.

Il marche, il marche, enfin!

Cette fois, on peut lancer le courant; tout s'arrange. La *Société des tramways* et la *Compagnie du Lausanne-Moudon* sont tombées d'accord. Le tram montera jusqu'à La Sallaz, où il cèdera au Lausanne-Moudon les voyageurs qui voudront aller plus loin. C'est là, en attendant mieux, une solution très acceptable et dont le public va profiter largement. Nombreux sont les Lausannois qui déjà ont jeté leur dévolu sur nos belles forêts du Jorat, pour y passer leur villégiature. Comme nous le disions dernièrement, voici Lausanne à la porte des grands bois. Chasseurs de champignons, pêcheurs d'écrevisses, etc., applaudissez; pour vous une ère nouvelle commence, dont vous pouvez vous promettre merveilles.

L'ouverture du tronçon Lausanne-Chalet-à-Gobet est annoncée pour le 1^{er} mai; le 15 juin s'ouvrira le Lausanne-Savigny-Mézières; enfin, au mois d'août, tout sera achevé; le chemin de fer du Jorat fera son entrée solennelle à Moudon, qui lui prépare sans doute une chaleureuse réception. A ce moment-là, il faut l'espérer, nos amis du Jorat seront complètement revenus de leur mauvaise humeur et ne voueront plus à la réprobation universelle, Lausanne et même le Conseil d'Etat, qui, au fond, ne leur veulent que du bien.

Opérette. — *La Petite Mariée.* Sur un canavas par trop enfantin, Lecocq a su broder une musique toujours fine et gracieuse, tenant cependant plus de l'opéra que de l'opérette. A côté du baryton, M. Edwy, bien en voix et de superbe prestance dans le rôle du Podestat, nous avons remarqué M^{lle} Bach, deuxième chanteuse des premières, très gentille en Théobaldo, chef des pages; nous espérons la voir dans des emplois plus importants, où elle pourra donner libre carrière à son naturel enjoué. Les chœurs ont été chantés avec un ensemble et une sûreté d'intonation très remarquables.

A.

KURSAAL. — Jeudi, a eu lieu, avec beaucoup de succès, une représentation extraordinaire pour les adieux de M^{me} Balfa. Bertin avait bien voulu revenir pour la circonstance. On y a également applaudi M. et M^{me} Darvis-Yaux, duettistes, et enfin tous les autres artistes. La vogue de notre scène de Bel-Air fait feu qui dure.

A TIVOLI. — Demain, dimanche, à 8 ½ heures, bureau à 7 ½ heures, la *Section bourgeoise* donnera, avec le gracieux concours de l'*Union instrumentale*, une *Grande représentation-Concert*, dont le programme est des plus attrayants. Entrée, 50 centimes. Y en aura-t-il, du monde!

Passe-temps. — Réponse au problème de samedi dernier:

60 ans. — Trois réponses justes. Bertha, de la Tour de Gourze (MM. Léderrey, Tronchet), Hôtel Continental, Lausanne, M^{me} L. Michel, route de Carouge, Genève. La prime est échue à la première de ces personnes.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.